

Agenda		Informations pratiques
28 septembre 2023	Tous les jours d'ouverture	Exposition ouverte tous les jours (sauf le mardi) de 14h à 18h.
• 14h00-18h00 Performances	• 15h00 Rendez-vous point de vue sur les expositions	La Villa Arson est un établissement public du ministère de la Culture et composante à personnalité morale d'Université Côte d'Azur. Elle reçoit le soutien de la Ville de Nice, du Département des Alpes-Maritimes et de la Région Sud Provence-Alpes-Côte d'Azur. La Villa Arson est membre des réseaux École(s) du Sud, BOTOX(S), Plein Sud, d.c.a., ANDEA et ELIA Art Schools.
• 18h00-03h00 Vernissage et concerts	Les étudiant·es en stage de médiation à la Villa Arson conçoivent des parcours commentés, voire performés, dans les expositions en convoquant leurs propres centres d'intérêts en connexion aux enjeux artistiques de la programmation. Gratuit. Sans réservation.	 MINISTÈRE DE LA CULTURE  UNIVERSITÉ CÔTE D'AZUR  RÉGION SUD  DÉPARTEMENT DES ALPES-MARITIMES  VILLE DE NICE

Comme chaque année désormais, la Villa Arson expose la promotion précédente de ses diplômé·es. Au-delà d'un suivi et d'une fidélité pédagogique et artistique, il s'agit avant tout de donner à ces jeunes artistes toutes les conditions professionnelles pour réaliser ensemble ce qui constitue certainement leur première exposition hors-école.

Deux textes accompagnent l'exposition *Ce qui nous oblige*. Le premier a été rédigé par la curatrice Sophie Lapalu, le second par Oxanna Bertrand, une artiste de la promotion de diplômé·es 2022 :
«c'est une relecture de l'analyse théorique proposée par Sophie au travers de notre expérience concrète d'ancien·nes étudiant·es et de futur·es artistes. Pour écrire je me suis appuyée sur les conversations qu'on a eues avec les personnes de la promo. D'où le “nous” utilisé parce que j'ai essayé de produire un texte qui reflète le mieux possible notre positionnement collectif».

- Alysse
- Léna Aboukrat
- Fabien Adel
- Alessandra Allioli
- Hugo Andrade
- Alexandre Ansel
- César Audebert
- Suska Bastian
- Oxanna Bertrand
- & Andréa Jankovic
- Fabienne Bois
- Annika Boll
- Léa Bouton
- Léonore Chastagner
- Tom Clop
- Théophile Dcx
- Kévin Delpech
- Nicole Demichelis
- Agathe Groleau
- Malo Huguet
- Constantin Ialovenko
- Sarah Illouz
- & Marius Escande
- Pavlos Ioannides
- Emika Lannelongue
- Ibrahim Meïté Sikely
- Daniel Miron
- Samuel Nguyen
- Thomas Parigi
- Aurore Party
- Bernie Poikane
- Nicolas Pussey
- Lassana Sarre
- Sébastien Staels
- Juliette Trucchia

Commissariat
Sophie Lapalu

29.09.23 -
28.01.24

Ce qui nous oblige

L'exposition des
diplômé-es 2022

Commissariat
Sophie Lapalu

que l'institution qui nous a préparé-es à y entrer. Nous sommes à la fois les produits du monde de l'art et les organes qui le constituent: il nous appartient de le faire évoluer.

Peut-on produire une critique du système institutionnel lorsqu'on est soi-même le produit du système institutionnel? Nous pensons que oui; c'est ce que nous avons tenté de faire ici. Est-ce que l'art peut changer le monde? Nous émettons des doutes à cet endroit; rien ne nous empêche pourtant d'essayer et, si nos tentatives n'aboutissent pas, nous espérons au moins rendre visibles nos manières de penser, de vivre et d'évoluer au sein d'un monde que nous cherchons à reconstruire.

Oxanna Bertrand

La Villa Arson a été l'incubateur de nos pratiques artistiques respectives, le lieu où elles ont pu se construire, se confronter, s'influencer, s'épanouir et s'affirmer. Nous sommes une seule et même génération d'artistes issu-e-s d'une seule et même institution; nous sommes lié-e-s les un-e-s aux autres par un apprentissage collectif. Nos travaux entretiennent des rapports d'interdépendance profonds malgré la diversité des thématiques abordées, la singularité des regards proposés, la multiplicité des problématiques posées. Nous avons par exemple ceci de commun: la culture Internet, la culture pop, les mangas et les animés, la science-fiction et la télévision. Ils sont autant d'univers visuels qui ont marqué notre génération, et que nous citons plus facilement que la culture officielle. Nous déconstruisons ainsi la hiérarchisation traditionnelle entre art validé par les institutions culturelles et art considéré comme étant inférieur – parce qu'il serait de l'ordre du divertissement – en glissant des références dites «populaires» dans le *white cube*.

Nos années à la Villa Arson ont été marquées par l'émergence de crises politiques, économiques, écologiques, sociales et sanitaires de grande ampleur. Ce contexte difficile a été vécu par la plupart d'entre nous comme un système d'empêchement – l'enfermement dû à la pandémie et l'accroissement des inégalités ayant profondément marqué nos parcours individuels. Nous avons pourtant cherché à nous approprier les problématiques induites par les crises traversées pour en faire un moteur de création; l'expression artistique est devenue pour nous un espace de liberté privilégié où nous avons pu continuer à nous questionner et à rendre visibles nos questionnements. Nous avons utilisé la création comme moyen de porter sur la société et les événements qui la secouent un regard en biais, à côté, une vision alternative, à la fois critique et porteuse d'esérance, de renouveau et, alors même que nous avons, parfois, commencé à perdre espoir, nous nous sommes mis à créer des formes humoristiques essayant de rire quand il n'y a plus de solutions, à proposer des espaces sensibles et poétiques où la réflexion cède à la sensation, à représenter ce que nous aimons et ce à quoi nous rêvons, résistant de fait à l'atmosphère de désespoir ambiant dont l'absurdité totale de notre monde néocolonial et capitaliste est largement responsable.

La Villa Arson est une institution. Nous sommes à la fois produits par l'institution et producteurs de l'institution. Notre parcours à la Villa Arson est le reflet de cette dualité: nous avons absorbé les modes de pensée et les normes portées par l'institution au sein de laquelle nous avons entamé notre cheminement artistique; nous nous sommes heurté-es à ses dysfonctionnements et nous nous sommes confronté-es à ses organes de pouvoir pour tenter de la faire évoluer dans le sens qui nous semblait le plus juste. Nous avons été formé-es par la Villa Arson; nous avons, dans la mesure du possible, cherché à former notre Villa Arson, en remettant en question son mode de fonctionnement et en luttant contre les oppressions systémiques qui y sont reproduites. Nous nous en émancipons aujourd'hui; le monde de l'art auquel nous appartenons désormais nous semble porter en lui les mêmes anomalies, les mêmes injustices, les mêmes mécanismes oppressifs

depuis des décennies: celui du désengagement des pouvoirs publics, et notamment de l'état, vis-à-vis des services publics, mettant gravement en danger l'existence même des écoles d'art. Les bureaux de l'administration sont occupés de matelas, de tables de mixage et de pancartes: «La Villa Arson est notre maison» peut-on lire sur l'une d'elles. Faire de son école sa maison me semble un programme généreux. L'avenir tel qu'il se dessine nous oblige à inventer des manières de vivre et de produire ensemble, nous enjoint à prendre soin de la maison qui nous accueille.

Cette exposition se veut ainsi être un exercice d'«écologisation» (Bruno Latour), pour prendre en compte les associations, mélanger ce qui ne l'était pas *a priori*. Aussi, chaque œuvre est-elle mise en relation avec celle d'un-e autre artiste, tentant des porosités, des contaminations positives. Sise au sein d'une école d'art, *Ce qui nous oblige* s'adresse également aux futur-es diplômé-es; un espace ressource est consacré à la consultation des éditions, des mémoires, des livres, des films référents. Certains travaux échappent aux seuls murs du centre d'art; le vernissage est investi comme espace de programmation de performances et de concerts, tandis que les jardins ou le patio deviennent des accueils pour les œuvres. L'exposition enfin se déroule selon des affinités de questions. En premier lieu, interroger le futur: comment le penser, le dessiner? Qu'elles soient dystopiques ou utopiques, les projections sont nécessaires, jamais univoques. En deuxième lieu, un regard rétrospectif: certaines œuvres dénoncent les aspects d'une économie construite sur un modèle de «société d'abondance» néocoloniale, inégale, lorsque d'autres rejouent les codes de l'ultraconsommérisme. Enfin, quelles sont les alternatives possibles? Comment inventer des communs, penser des collectifs pour œuvrer ensemble? Les réponses au fil des salles ne sont jamais fixes, les tentatives échouent parfois, mais tous-tes les artistes dessinent les chaînes de coopération d'un art en transformation, allumant un feu de joie sur les ruines du vieux monde.

Sophie Lapalu

L'urgence face à laquelle nous sommes nous oblige. Elle nous oblige à remettre en cause urgemment le capitalisme et ses effets. Nous oblige, en tant qu'artistes et acteurices du monde de l'art, à mettre en crise nos modes de vie et de production écocides, à remettre en cause les violences systémiques dont nos institutions sont les arènes, nous oblige à réfléchir à nos privilèges, à nos responsabilités et nos interdépendances. Nous sommes les obligé-es d'un futur qui se rapproche, d'un temps qui se précipite.

Les jeunes artistes diplômé-es en 2022 de la Villa Arson dont les travaux sont présentés ici ont ceci en commun: une interdépendance les un-es avec les autres, avec l'écosystème qu'est une école, avec un monde de l'art dont iels seront les acteurices, dans une économie globalisée avec laquelle nous sommes tous-tes en prise. En 1988 Howard Becker remarquait que les artistes font partie intégrante d'une chaîne de coopération; le peintre dépend de l'activité des fabricant-es de toiles et de couleurs, des critiques d'art, du marché ou encore des musées. Le sociologue étasunien va même plus loin en soutenant que les liens de l'artiste avec la chaîne de coopération dont il dépend pèsent sur le genre d'œuvres qu'il produit. «Au vrai, on s'aperçoit qu'il n'est pas excessif de dire que c'est le monde de l'art plutôt que l'artiste lui-même qui réalise l'œuvre¹». Mais quand le monde de l'art est à réformer, les œuvres peuvent-elles le précéder dans sa transformation? Comment échapper à leur détermination? Et les coopérations relevées par Becker peuvent-elles être élargies? J'aimerais penser la nourriture que nous ingérons, l'air que nous respirons, l'eau que nous buvons, les livres que nous lisons, en termes de collaboration humain/non-humain. Quelles sont alors les responsabilités qui nous incombent dans cette chaîne associative qui comprendrait autant les matériaux utilisés dans une œuvre que les sels minéraux nécessaires à notre organisme pour la produire?

Ces questions me semblent cruciales à poser à de jeunes diplômé-es. *Ce qui nous oblige* est une façon de regarder le monde de l'art à venir; l'occasion de réfléchir à la façon dont nous souhaitons le voir se dessiner. L'exercice nécessite également une attention rétrospective: les artistes dont le travail est présenté ici ont vécu leur troisième année d'étude durant la pandémie de la Covid-19. À vingt ans, iels se sont trouvé-es enfermé-es dans des studios d'étudiant-es, ou de retour dans leur chambre d'enfant. Iels ont, quand iels n'étaient pas empêché-es par une trop grande précarité psychologique ou sociale, pensé des projets en images 3D, écrit sur un coin de table de cuisine, dessiné l'ouverture de leur fenêtre, trouvé les manières de créer sans atelier, sans moyen de production. L'année suivante était rythmée par les couvre-feux, par un vocabulaire guerrier, par des masques et des gestes barrières. Comment continuer à œuvrer quand les priorités sont bouleversées? La productivité artistique a-t-elle encore un sens?

Lorsque je me rends à la Villa Arson en mars 2023 pour visiter les espaces, les étudiant-es actuel·les sont investi-es contre la réforme des retraites, mais aussi – dans un mouvement de solidarité inter-écoles assez rare – mobilisé-es contre un autre virus larvé

¹ Howard Becker, *Les Mondes de l'art*, Paris, Flammarion, 1988, p. 209